

TIERS LIVRE #BOOST #11TER

*À partir de Manuela Draeger :
« Nous marchions dans la nuit », 3 — en pensant aux
monologues
de William Faulkner dans son « Tandis que j'agonise »
Ouvert du 12 au 19 mai 2025.*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi Nous.....</i>	3
<i>Patrick Blanchon Nous étions trois</i>	4
<i>Philippe Sahuc Saïc Nuit trisilvatique</i>	7
<i>Marion Lafage Ô Fortuna.....</i>	9
<i>Noëlle Baillon Les Monstreux.....</i>	11
<i>Caroline Diaz Plus têtue que leurs silences.....</i>	13
<i>Pierre Ménard À travers les ruines</i>	15
<i>Anne Dejardin Illusion de nous.....</i>	18
<i>Raymonde Interlegator Il y eut l'oiseau.....</i>	20
<i>Françoise Renaud Tengmalm.....</i>	22
<i>Christine Eschenbrenner Trois états.....</i>	25
<i>Nathalie Holt Autour d'un cheval</i>	28
<i>Valérie Mondamert monologues de nuit.....</i>	31
<i>Serge Bonnery Sauver sa peau</i>	34
<i>Carole Temstet Un conte à trois (déluges, suite)</i>	37
<i>Solange Vissac Nuit d'été.....</i>	40
<i>Jean-Luc Chovelon les trois sœurs</i>	44
<i>Ève François Dansez sinon nous sommes perdus*</i>	47
<i>Alexia Monrouzeau « nous ».....</i>	50

quoi donc sommes-nous
rien qu'une somme nulle
moi sans l'autre rien

« Nous entendîmes l'appel des nuits bleues, des nuits de Chine,
des nuits tranquilles et des autres, qui ne l'étaient pas
vraiment.

Nous tendîmes l'oreille.

Nous fîmes cet effort répété : tendre une oreille le matin, une
autre le soir.

Nous prîmes soin de laisser une pause suffisamment large
entre les deux.

Nous désirions confectionner une caisse de résonance
acceptable. »(boost#11)

Nous marchions dans la nuit. Par là, sur la route qui mène de Vallon-en-Sully à Épineuil-Le-Fleuriel. Nous, ensemble, ben... pas si sûr. On disait que ça resterait dans nos têtes, cette nuit-là. P't'être bien qu'oui, p't'être bien qu'non. Un moment comme ça, ça s'attrape ou ça file. On s'en souviendra ou pas. Et ça reviendra, des années après, sans prévenir, un coup d'brise ou l'odeur du chemin. La nuit, elle, reste là, comme collée au sol. Tout bouge, sauf elle. Et moi, j'pense aux filles, aux sourires croisés à la fête. À Marie, surtout. Avec sa façon de tourner la tête quand elle rit. Pourquoi elle est pas là ?

On avançait, pas trop vite, histoire de pas se disperser. On se disait qu'on était ensemble, mais sans vraiment se regarder. La route, toute droite, silencieuse, ça donne un côté un peu absurde à cette marche. On parlait, enfin, on lançait quelques mots, comme ça. Des trucs qui se perdaient avant de toucher l'autre. Parfois, un rire qui surgit, sans raison, juste pour briser le silence. Et puis, ça retombe. La nuit reprend ses droits, comme si elle nous faisait comprendre qu'on est pas grand-chose. Moi, j'pense aux bouquins, à cette phrase de Rimbaud qui disait qu'on est toujours ailleurs. Peut-être qu'on

marche pour ça, pour être ailleurs, loin des mots qui nous collent aux pieds.

Nous étions trois. Mais le nous était poreux, hésitant. Nous marchions ensemble sans savoir si nous étions encore un groupe ou juste trois solitudes se frôlant dans l'ombre. La nuit faisait son travail d'érosion sur nos mots, sur notre présence. On ne savait plus très bien si c'était la route qui avançait ou nous qui reculions. La nuit, c'était ce grand ventre noir qui nous avalait, un peu plus à chaque pas. Je pense à ce qu'on fera après. Pas tout de suite, mais plus tard. On va faire quoi ? Chacun de son côté, on va bouger ou rester ? Ce truc de marcher ensemble, c'est pour nous faire croire qu'on a encore un projet en commun ?

On était partis de Vallon-en-Sully, avec l'idée d'aller jusqu'à Épineuil-Le-Fleuriel. À Épineuil, y a le bal. C'est peut-être aussi pour ça qu'on y va. Sans trop d'espoir. On sait comment ça se passe. Mais on y va quand même, on ne sait jamais. Pourquoi ? Bah, on s'demande encore. C'était plus pour marcher que pour arriver. Faut dire que la nuit, elle ramène tout sur le tapis, les souvenirs, les p'tits tracas, les coups d'gueule qu'on s'est jamais dits. On marche pour pas y penser, mais elle, elle nous rattrape, la nuit. Toujours. Et moi, j'pense aux promesses que j'ai faites, que j'ai pas tenues. Les mots qu'on balance comme ça, parce que c'est plus facile. Est-ce qu'elle m'attend encore ?

À un moment, y a eu une bifurcation. On est restés sur la ligne droite. Comme si on pouvait faire autre chose. Le vent s'est levé, un peu de poussière dans les yeux. On a continué, mécaniquement. Les jambes avaient toutes seules, franchement. Ça devenait presque absurde, cette marche sans fin. Comme si on se détachait de nous-mêmes. Et moi, je pense à ces lectures, les livres qui parlent de la route, du voyage, et aussi au Grand

Maulnes, le dernier bouquin que j'ai lu mais jamais de cette sensation d'être planté au milieu de nulle part. On n'est pas des héros de roman, c'est clair. Mais c'est implanté certainement, on aimerait.

Les odeurs changeaient parfois, des relents de terre mouillée ou de fumée. Signes que le village n'était plus si loin. Mais la nuit persistait, enveloppante. Nous avancions, ensemble ou séparément, sans vraiment nous poser la question. La marche était devenue un automatisme. Peut-être pour conjurer la peur d'être seul, même à trois. Moi, j'pense à ce qui va changer, à ce qu'on va faire après. Est-ce qu'on va vraiment partir un jour, bouger d'ici. J'ai peur que ça change comme j'ai peur que ça ne change pas. Que ça ne change jamais. Des fois l'angoisse surgit et pas des taillis, de partout qu'on soit déjà bloqués avant même d'avoir essayé.

Un jour, ça reviendra, ou peut-être jamais. Ce moment, intact ou flou. Comme un vieux rêve qui traîne, qu'on arrive pas à raccrocher. Nous étions trois, mais ça s'effiloche. Chacun de son côté, mais sur le même bout d'chemin. C'était une marche de nuit, une marche de souvenirs, d'un souvenir qu'on n'avait pas encore vécu. Nous sommes revenus au petit matin par la même route. Nous étions fatigués et nous nous sentions vides. Mais c'était un vide qui ne faisait pas de mal. Un vide comme un courant d'air qui passe entre les collines et qui nettoie l'air.

Le premier choc avait été passé. Nous pûmes nous rassurer un peu en constatant que les corps ne s'étaient pas rencontrés. Il y avait juste eu un grand rugissement qui nous avait imposé l'immobilité et une sorte d'attente à la fois impérieuse, indéterminée et aussi désespérée. La forêt était tout autour de nous, sombre à cette heure, d'une opacité sans faille, sans réverbère, sans lune, sans étoile. Juste la résonance d'un rugissement pour tout remplir.

Le premier choc avait été passé. Nous pûmes nous rassurer un peu en constatant que l'autre ne bougeait plus. Il n'avait donc aucun pouvoir d'attaque. Que faisait-il donc là à ce moment où toutes les bêtes se terrent dès lors qu'on a rugi ? Mais la faim aurait été encore loin à venir, rien n'incitait à tenter quelque chose. Et puis il y avait ce bruit qui l'accompagnait dès qu'il se remettait en mouvement, ce bruit fascinant et aussi inquiétant. Seulement attendre qu'il revienne.

Le premier choc avait été passé. Celui de l'arrêt brutal de la course. Il nous fallait donc attendre le suivant, l'ébranlement du départ, pour que resurgisse la résonance harmonique, celle qui porte au cœur de la nuit de quoi suspendre les plus puissantes attaques, de quoi fasciner qui connaît pourtant la nuit mieux que son ombre. Nous étions prêt. Le cahotement allait reprendre, nous en étions tous sûrs, nous n'attendions plus que ça, l'ébranlement et puis la résonance.

Codicille : l'invitation du 11ter m'a certes fait reprendre un fragment du 11bis mais m'a fait sauter d'une nuit à une autre, par le jeu de la trinité incluse à laquelle cette seconde nuit m'invitait mieux, en tout cas pour deux des trois. Et ce fut une belle découverte, sans doute qui nourrira un projet en cours, de

constater que la troisième entité, à priori distincte, pouvait s'inclure aussi...et quel plaisir de pouvoir jouer avec un nous tantôt singulier, en phase d'inclusion, tantôt pluriel, en phase de différenciation.

Quand la première je me suis réveillée, je remontai voir avec fébrilité si le Riva était rentré. Comme par magie, il se trouvait bien sous une housse grise dans le garage. Il devait être plus de neuf heures; le soleil déjà haut chauffait entre les pierres quelques salamandres. Dans un conte de sorcières que Maud m'avait lu un soir se préparait un sabbat sur l'ouverture de Carmina Burana; je me rappelle la couverture illustrée d'une belle salamandre noire et jaune. Je retournai dans la maison prendre une douche. Je choisis le cabinet de gauche en entrant. Me déshabillai et entrai dans la cabine vitrée à la vasque de résine blanche à l'italienne. Sur les murs carrelés de plaques de PVC blanches aussi, mon imagination pouvait se délasser sous l'eau, à l'abri des ruminations en chantonnant « O Fortuna ». Malgré la température extérieure élevée, j'optai pour un réglage plus chaud que tiède. Je restai longtemps sous la pluie en faisceau tombant du large pommeau de douche au-dessus de ma tête. L'ancienne table en bois de jardin dont les bancs se repliaient a été remplacée par une table plus moderne au plateau de verre trempé. Placée au même endroit sous le prunier entre les iris blancs et le cassis. J'y dépose le plateau du petit déjeuner - dispose tout au moins ce qui pour moi relève de ce repas où chacun s'ingénie à déployer le nougat de ses manies sous couvert de singularité assumée. Ainsi je sors du cellier les flocons d'avoine avec la confiture d'oranges amères et du frigo le fromage blanc de brebis. N'ayant bien sûr pas trouvé de pain azyme, je me rabats sur un paquet de biscuits entamé, puis prépare un café à la cardamone pour Maud

et me sers un thé à la cannelle en l'attendant. On dirait que j'ai quitté la cuisine la veille.

Je suis retombé sur les guides de voyage et de randonnée d'Arthur rassemblés selon un ordre supposé chronologique, sur l'étagère inférieure de la bibliothèque, à côté des albums photos de nous enfants. Je n'aurais pas pensé que Martha y soit attachée au point de tous les conserver façon musée. Je me demande de quand date ce grand rangement du salon et les choix qui ont présidé à l'élimination et à la reconfiguration actuelle dans la bibliothèque. Pour le reste, je m'amuse à jouer au Petit Poucet à l'envers avec mes souvenirs, espère que mon frère et ma sœur témoigneront d'une sensibilité analogue vis-à-vis des menus changements intervenus au fil de nos départs successifs. Dehors, la chaise jaune au chat blanc et noir par exemple a disparu, de même que le prunus tourmenté, arraché sans doute au cours d'une tempête hivernale

« Tu es grand, tu es courageux. Tu n'es pas seul. Ils sont là, devant et derrière toi. Tu ne les vois pas, mais ils sont là même si tu ne les entends pas. Ils ont fait attention, tu es le plus petit, ils t'ont mis entre eux. Etends tes bras, aïe, ça pique. Garde tes bras bien écartés, si tu sens les feuilles piquantes des deux côtés c'est que tu es sur le bon chemin. Tu ne vas pas te perdre dans le noir. Marche doucement, suis bien le rythme dans ta tête. *Un-pas-tout-doux pour mettre-ton-chausson, puis rien-deux-trois, un pas très lent le-pied-dans-le-vide, puis rien-et-cinq-et-six-et-l'autre-chausson.* C'est chouette de marcher dans l'eau, la vase glisse entre les doigts de pied, ça chatouille. *Un-pas-tout-doux pour mettre-ton-chausson, puis rien-deux-trois.* La vase, elle s'accroche à mon pied ça fait comme si elle voulait pas me lâcher, ça fait un petit bruit quand il ressort. Mais c'est pas grave.

« C'était pas une bonne idée d'emporter le petit, il est trop bruyant. Sans lui, on était parfaitement silencieux. Je comprends qu'il fait de son mieux, mais c'est pas suffisant. Et puis, il ne connaît que le début de la chanson du pas hasardeux, son cycle est trop court, répétitif. On va être repérés. Tout ça n'aura servi à rien. Je l'ai dit au fou, il m'a même pas écouté. Il a juste craché un de ses mollards devant mes pieds *Garçon, c'est ce soir ou jamais, alors vous caltez tous* Qu'est-ce qu'il en savait ? On était quand même toute une cohorte, c'est pas possible de sacrifier toute une cohorte ? Quoique j'en sais rien, peut-être que si. Ils en ont choppé combien à l'étage du dessous pour leur cérémonie ? Au moins trente. Pourquoi eux et pas nous ? On ne le saura jamais.

En attendant, leurs cris nous protègent, ils couvrent le bruit du gamin. Le fou avait raison, c'était soir ou jamais.

« Suivre les gamins ? Quitter le marais. Pour toujours. Bien sûr. Une putain de belle idée. Partir, oublier ce que tu as fait ici. Tu crois vraiment que ça s'oublie ces horreurs ? Sûr que non. Les hurlements, ils sont là dès que tu fermes les yeux. Tant que tu vivras, tu les entendras. Tu pouvais pas les sauver tous ? Te racontes pas des contes pour mômes, t'en a sauvé quoi, un sur deux. T'es fier de toi ? C'est minable. Tu le sais parfaitement : tout ça c'est de ta faute, fallait pas leur ouvrir la porte. Les Monstreux, fallait pas les laisser entrer.

« Je ne peux pas l'expliquer. Il y a des jours où quelque chose ne va pas, je ne saurais pas dire quoi. Ça commence toujours dans les jambes. Je crois que c'est ça, le début. Pas dans la tête. La tête se ment. J'ai rien dit au début. Qui m'aurait crue ? Y avait même pas un bruit. Juste le poids de l'air. Parfois, je reste longtemps immobile, à écouter. Mais il n'y a rien que le silence. Un silence trop plein. Et puis les oiseaux ont commencé à voler sans raison, ils allaient nulle part, je crois qu'ils volaient pour se souvenir qu'ils savaient encore voler. Et puis j'ai regardé les arbres, ils avaient l'air fatigués. Je crois que je les comprenais. Pourtant... Quelque chose battait trop fort, une vibration. C'était comme un chant dans la terre. J'ai cru à un rêve. Mais ça revenait. Encore et encore. J'ai senti que c'était pas normal. Je le sentais dans mon dos, là, entre la nuque et l'épaule. Je sentais que ça me traversait comme une comptine oubliée. Je me suis demandé si les arbres, eux, s'en souvenaient.

« Il fallait que tout soit prévisible. Mesurable. Contrôlable. On bétonnait. On dressait des murs. On rasait les forêts. On voulait tout contenir, canaliser, tout recouvrir. On dressait des cartes. On n'était pas sourds, on était lâches... Écouter aurait tout remis en question. Nos plans. Nos réussites. Nos avenir climatisés. On savait... On a toujours su... Mais on a préféré l'oubli. On a mis ça sur le compte des cycles, des saisons. On a dit : ça passera. On recouvrait. Mais la mémoire du monde ne disparaît pas comme ça... Elle a juste patienté. Maintenant, elle revient. Elle fracture les digues. Elle brûle, elle inonde, elle déborde. Il y a des anomalies dans le réel... Il y a la chaleur qui n'en finit plus de monter. Il

y a des gouttes froides. Il y a des animaux hagards dans les parkings...On n'est pas sûrs de pouvoir réparer.

« Une présence négative, oui. Voilà ce que c'était. Quelque chose s'était déplacé, imperceptiblement. Comme viennent les herbes dans les fissures : lentement, inexorablement. L'air tiédissait, vidé de sens. Le monde n'avait pas besoin d'eux. Il rassemblait ses forces. Sous les routes, sous les villes, sous leurs rêves d'ascension. Dans les spores, dans les lichens, dans les entrailles humides. Maintenant ça montait de sous la terre, une rumeur sourde, comme une mémoire rampante. Murmurant dans les pierres. Glissant dans les vents. Vibrant dans les corps. S'obstinant. Plus tête que leurs silences. Maintenant ils entendaient, ils ne pouvaient plus faire semblant. Il fallait se laisser traverser. Il fallait accepter, malgré l'oubli, cet attachement patient. Il fallait laisser revenir la nuit.

« Je suis resté ici quand tout le monde était déjà parti. Ils couraient vers les hauteurs, comme si là-bas il pouvait y avoir quelque chose de neuf. Moi, je n'ai pas bougé. Je suis resté au bord du vide. Ce n'est pas que je n'aie pas eu peur. C'est juste que j'ai su, tout de suite, que ça ne changerait rien. J'ai veillé malgré la fatigue. Des nuits entières à regarder le béton tomber sur lui-même, à attendre que la poussière finisse par retomber, à guetter les bruits d'une ville qui ne veut pas mourir. Ce n'est pas le vent que j'entends. C'est la ville qui respire encore, contre toute attente. Je ne parle pas aux murs. Je parle aux ombres. À celles qui ne bougent pas. Celles qu'on croit mortes. Et elles me répondent, parfois, quand le silence est assez lourd. Je reste là parce que je suis le dernier. Et que, dans cette ville, le dernier, c'est le seul à voir le rêve jusqu'au bout. Le cauchemar, peut-être. Mais au moins, je le vois.

« J'ai voulu suivre une lumière, quelque chose comme un appel. Je l'ai vue entre deux pans de mur, à travers une fenêtre sans vitre. J'ai marché aussi longtemps que j'ai pu. Pieds nus. Sans réfléchir. Les décombres me coupaien la plante des pieds, mais je ne sentais rien. Je voulais juste la rejoindre, cette clarté, cette promesse. Chaque rue m'a ramenée ailleurs. Chaque détour m'a laissée plus loin de ce que je cherchais. Il n'y avait pas de chemin. Juste un tracé que la ville inventait sous mes pas, pour mieux m'égarer. J'ai cru longtemps qu'on pouvait pas choisir. Choisir d'aimer. Choisir de partir. Choisir de revenir. Mais ici, non. Ici, c'est la ville qui décide si tu continues ou non. Et moi, je suis restée. Parce que c'est ici que je l'ai perdu de vue. C'est ici que

j'ai oublié son nom. J'ai peur de ne plus savoir qui je suis vraiment si je sors d'ici. Alors j'erre à travers les ruines. Pour que la ville se souvienne pour moi.

« J'ai couru. J'ai cru que dehors, ce serait différent. Mais ici ou ailleurs, la nuit s'agrippe toujours à nous. Elle a la même odeur de fer et de linge humide. Elle crisse pareil entre les dents. Et cette ville, tu peux pas lui échapper. Elle te recoud à elle. T'as beau gratter tes semelles sur le goudron brûlé, t'as beau sauter par-dessus les trous, les câbles, les cadavres de machines, elle t'avale. Elle connaît ton nom. Même si, toi, tu l'as oublié. J'ai crié. J'ai gueulé toutes les insultes. Elle riait. Elle avait ma voix. Maintenant, je parle plus. Je marche. Et chaque pas que je fais, c'est elle qui l'a décidé. Je suis son reflet. Un rêve qu'elle fait pour se sentir vivante. Et le jour où elle se réveillera, moi, je disparaîtrai.

« Je suis resté là sans savoir pourquoi. Il n'y a plus rien à garder ici. Ils sont tous partis, je n'entends plus leurs cris, ni les coups de feu, ni les aboiements des chiens. J'ai attendu, parce que je sais que la ville revient. Toujours. Elle s'effondre, oui. Mais elle refait surface. Par les fissures. Par les taches de moisissure. Par les rêves des survivants. J'ai dormi debout. J'en ai avalé de la poussière. J'écoutais le silence jusqu'à devenir pierre. Et parfois, dans la nuit, entre deux sirènes que je croyais déceler, j'entendais les voix de mes amis disparus, de mes proches. Les pas d'un enfant. Les cris d'une femme. Je suis resté pour ça. Pas pour raconter, pas pour être le témoin. Mais pour que quelqu'un demeure debout quand tout s'efface. Un corps contre la matière brute. Un corps qui dit : oui, j'ai vu ce qui est arrivé. Je l'ai laissé advenir.

« Je n'ai plus de plan. Même mes souvenirs sont des labyrinthes. Chaque porte ouvre sur une nouvelle pièce détruite. Chaque ruelle se referme derrière moi. J'ai suivi une lumière, oui. Peut-être que c'était moi, cette lumière. Peut-être que j'ai voulu me suivre moi-même, mais j'étais déjà perdue. Le sol ne tient plus. Il se dérobe sous les mots. Je n'ai plus de nom. Je l'ai laissé quelque part, entre deux immeubles éventrés. Mais j'avance quand même. Je ne cherche plus à comprendre. Je cherche juste un endroit pour poser ma tête. Pour dormir sans rêver. Pour respirer sans craindre l'effondrement. Il n'y a pas d'issue ici, je le sais. Mais parfois, j'entends un chant qui remonte. Un chant que je reconnaiss. Alors je m'arrête. J'écoute. Je reste là. Et, pour un instant, c'est comme si je flottais au-dessus des décombres.

« J'ai voulu sortir. Je croyais que c'était possible. Mais ici, les directions sont trompeuses. Tu marches vers le nord et tu reviens au point de départ. Tu cries pour qu'on t'ouvre et c'est toi qui refermes. La ville est un piège sans barreaux. Elle te caresse pendant qu'elle te retient. Elle te chuchote à l'oreille que tu peux partir. Elle te serre un peu plus fort. Je n'ai plus de jambes. Plus de force. Je rampe pour me prouver que je suis encore là. Chaque escalier ressemble au précédent. Chaque fenêtre montre le même ciel saturé de poussière. Et dans ce ciel voilé, parfois, je crois voir un visage. Mon visage déformé, répété, égaré. Je sais maintenant : ce n'est pas la ville qui rêve de nous. C'est nous qui rêvons d'elle. Et tant que le rêve continue, on ne peut pas s'échapper.

Le chandail, il devient trop petit, il faudrait en recommencer un plus grand, Pas l'école, pas l'école, peur, Lui avec sa voiture il peut bien attendre, ou détricoter celui-là pour récupérer la laine, alors attendre le printemps, que les saints de glace soient passés, être sûr qu'il n'y aura plus de gelée matinale, le klaxon ça énerve les bêtes, après elles partent dans tous les sens, La baguette les effleurer seulement il disait le père, mais mieux pas, la voix elle suffit, Pas l'école, pas l'école, peur,

L'an prochain il ira à l'école déjà, il ne viendra plus avec nous aux vaches, ne m'aidera plus pour le beurre

Pas l'école, les pavés de la cour trop durs, ils font trébucher, saigner les genoux, le beurre, je sais maintenant, tourner la manivelle en bois, moi, moi, je peux le faire, encore un peu, ne pas rentrer, rester encore, marcher encore vers les prés, tourner encore, encore, encore

Le petit va partir, sa mère me l'a dit, ils ne viendront plus les week-ends, à cause du trajet, même en voiture c'est loin elle dit, parce que ce n'est pas le mien, pas mon petit, un qu'on m'aurait prêté, t'attache pas, dès le début il m'avait dit, t'attache pas, ce gosse-là il repartira, il avait raison, toujours il faut le rendre, à 11h30 il repart chez sa mère, est-ce qu'il a bon à manger au moins, chez nous il n'y a que du bon, tout vient de la ferme, après les bêtes il y a le potager, coincé entre la maison et la route, mais une bonne terre noire qui donne tant qu'on veut, tant qu'on s'en occupe je veux dire, parce qu'on ne regarde pas à la peine, son chandail il est trop petit, elle ne le voit pas sa mère ?, il est heureux ici, ça se voit sur son visage,

sur ses joues aussi, moi je les garde pas mes bébés, ils me glissent entre les jambes, mal accrochés, tout cet amour au-dedans ça n'y change rien, ça retient pas assez C'est sa sœur que j'aurais dû marier, malgré ses yeux qui louchent, écouter ma mère qui me l'avait dit, l'autre elle est trop fine, elle te fera que des ennuis, c'est une fille pour les riches, alors moi il me l'avait fallu. Pour ce que la beauté dure par chez nous. À vingt ans on croit tout connaître, ou être assez fort pour faire changer les choses, puis on s'use. Au début on a été heureux tout de même. C'est surtout son chagrin qui m'a éloigné. Ici on craint la contagion, c'est ancestral, depuis les grandes épidémies. Quand j'ouvrirais les bras, c'est pour y pleurer qu'elle y venait. Des larmes à mouiller mon maillot de corps. Et je m'en voulais de ne pas pouvoir la consoler, lui donner ce qu'elle veut. Tu n'y peux rien, elle disait ma mère, ça vient d'elle. Alors à force j'ai gardé les bras fermés. Et on n'a pas eu un petit gars comme celui-là, à nous, qu'un jour on serait sûrs qu'il reprendra la ferme, les bêtes, avec les gestes qu'on lui aurait appris pour continuer. Je vois le sourire qu'elle a tout le temps qu'il reste chez nous. Et puis c'est l'heure et il doit rentrer. Elle replonge dans le gris et le silence. Elle tourne la manivelle en se tenant l'épaule qui lui lance. Faudrait... Peut-être que poser ma main... Mais quelque chose la retient. M'empêche. Peur qu'elle me repousse, peur que ça ne serve à rien. Faut toujours que ça serve. Mais servir à quoi finalement ? Avec les bêtes, c'est plus simple.

Cristal

Je ne savais pas qu'on pouvait perdre les yeux de quelqu'un. Je les cherchais, pourtant, dans chaque flaque, chaque spirale de brume. J'avais glissé ma main dans la tienne comme on glisse un fil dans une aiguille, pour recoudre le bout de la nuit. Mais le rideau ne s'est jamais levé.

Le marchand de rêves nous a pris nos jours. On les lui a offerts, pliés en quatre, entre des morceaux de silence. Depuis, je marche. Les arbres me parlent, mais à l'envers. Je trébuche sur des souvenirs qui font des bulles, et je ne sais jamais s'ils viennent de moi ou de toi. Quand l'oiseau au bec d'argent a chanté, j'ai cru que tu allais répondre. Mais tu n'as pas répondu. Alors elle est venue. La fille brumeuse. Elle portait mes secrets dans ses poches. Elle m'a tendu un mot : « Cristal ». Il s'est collé à mon palais comme un éclat d'hiver.

Depuis, je parle avec précaution. Depuis, chaque mot que je ne dis pas me grandit.

Cendre

Je ne cherchais pas ses yeux. Je fuyais les miens. Je marchais parce qu'il fallait marcher. À chaque pas, je croyais m'éloigner du cri. Mais la terre était molle, pâteuse. Elle suintait comme une plaie mal refermée.

Les histoires anciennes nous suivaient à la trace. Elles rampaient dans les racines, coulaient le long des branches. Je voyais des bulles éclater dans la boue, pleines de visages flous, de voix étouffées. Tout ce que je

ne voulais plus entendre. Tout ce qui collait aux chaussures de l'oubli.

Et puis il y eut l'oiseau. Muet d'abord. Puis chantant une phrase incomplète. Je reconnus la mélodie : c'était celle de nos jeux d'enfants, quand on croyait encore que rien ne mourait.

Elle est venue. Elle était faite de rien, de brume et de nerfs, et pourtant, elle pesait. Elle m'a donné un mot : « Cendre ». Il avait le goût d'un adieu qu'on garde dans la bouche. Je l'ai avalé.

Depuis, je deviens transparente.

Le narrateur

Ils marchaient dans le même paysage, mais ne se voyaient plus. Cristal avait la mémoire fragile. Cendre, la mémoire trop lourde. Entre eux, le marais faisait son travail de silence. Il avalait les cris, recrachait les images. Je les observais de loin, comme on lit une carte sans légende. Le sol retenait leurs empreintes, mais refusait de les suivre. Ils croisaient les mêmes arbres, les mêmes oiseaux muets, mais chacun les entendait différemment. C'était un territoire aux langues multiples. Ils ne marchaient pas dans le même conte ou bien ne le savaient-ils pas.

Quand la fille de brume est apparue, j'ai compris que ce n'était pas un piège, mais une épreuve douce, une initiation en clair-obscur. Elle ne parlait pas vraiment, elle murmurait dans les os. Je la vis leur donner un mot à chacun — des mots faits pour tenir le cœur en équilibre.

Puis elle disparut, dans un souffle de nuit froissée. Et moi, je restai là, à les regarder continuer. Leur silence disait tout. Leur solitude était pleine. Ils avaient traversé ensemble, leurs ombres ne s'étaient jamais croisées.

Riks

Mermel parle peu. Ce n'est pas un talent indispensable pour le voyage que nous nous apprêtons à entreprendre et je sais que je peux compter sur lui en tout. Il est robuste et ses mains sont aussi puissantes que des mâchoires d'ours. Il est aussi capable de courir et de tenir longtemps sans nourriture. Mais c'est vrai qu'il parle peu, et quand il le fait, il répète les mêmes choses comme s'il s'adressait à lui-même. Par exemple il dit que la nuit dure plus que le jour. Il dit qu'il lui faudrait des yeux de chouette de Tengmalm pour avancer sans peur à travers la forêt. Il se demande quel âge ont les plus grands des arbres. Toujours question de temps avec Mermel. Je lui conseille de ne pas trop remuer d'histoires dans sa tête, de rester aux aguets, d'observer les animaux qui nous accompagnent dans la vie et dans nos rêves, de vénérer aussi ceux qui avaient affronté avec nos ancêtres l'hostilité des grandes terres pour échapper aux barbares.

« Tu sais, les animaux se déplacent en horde tout comme les hommes. Après le rêve ils continuent à courir à notre voisinage et ils mêlent leurs appels à nos souffles et à nos fureurs. Ils ne meurent jamais. Ils seront notre meilleur atout. »

Je me demande si sa part secrète ne pourrait pas menacer son équilibre mental sous certaines conditions. À présent j'ai hâte de voir comment il va se débrouiller au cours de la nuit rituelle.

Mermel

Content que Riks m'ait choisi. Je devrais faire partie de la prochaine expédition à condition de me soumettre à la dernière épreuve. Je ne sais pas si tous de l'équipe vont tenir le coup. Riks est confiant. Je le suis moins. On n'est jamais sûr de rien et ce voyage est assez inquiétant d'autant que nous allons partir sans la moindre caution des Anciens. Ils n'ont pas eu vent de nos conciliabules. Et maintenant il va me falloir avaler le breuvage du chaman, un test décisif.

C'est pour ce soir, Riks me l'a dit.

Dans la nuit nous irons hors du campement jusqu'à sa hutte Tout se jouera après ses incantations autour du feu. Les flammes géantes lècheront la canopée. Peu à peu, nous les hommes, nous nous mettrons à marcher puis à courir, bientôt des bêtes en horde courront à notre flanc, nous attraperons leurs crinières et les chevaucherons, nous serrerons leurs poitrails entre nos cuisses, nous nous enivrerons de la vitesse et de leurs odeurs de fourrure et de sueur, nous hurlerons comme si nous étions en train de fuir un incendie, empoignant leurs peaux nous deviendrons ivres et rageurs tandis que les nyctales de Tengmalm nous regarderont passer depuis leurs cachettes et leurs cris très doux répétés se tisseront à nos cris et nos respirations conjuguées à celles des bêtes jusqu'à constituer une sorte de rumeur chaude et insolite capable de remplir l'espace des forêts, une rumeur qui me soutiendra dans ma progression, il le faut, tout reste imprévisible et je ne suis l'ennemi de personne. Je ne sentirai rien du froid à cause de la potion d'herbes. Si j'atteins le seuil fantastique d'équilibre entre la vie et la survie, entre le souffle et le vide, alors je deviendrai capable de conjurer l'effroi et de dépasser le temps du rêve. Alors je serai capable de voir dans l'obscurité comme la nyctale aux yeux d'or.

Kaja la corneille

Les hommes s'agitent beaucoup ces temps-ci. Ils trafiquent dans la nuit autour de Riks. Ils complotent, parfois hurlent comme s'ils étaient possédés. Leurs cris transpercent l'espace gelé. Impossible de les voir suffisamment pour déchiffrer leurs visages, mes yeux sont impuissants dans le noir. De quoi jalouiser ces petites chouettes forestières très belles aux ailes arrondies qui ont le talent de la vision nocturne. Leurs plumes sont très douces. Que mon croassement doit paraître bien vilain comparé à leurs petites notes délicieuses et flutées.

En codicille : revenir vers un chantier en cours, profiter de l'élan, reprendre les noms propres et suivre l'odeur animale...

Femme prenant de l'âge

C'est ce que je croyais au début : on ne peut s'en sortir qu'ensemble. J'ai beaucoup marché, suivant une sorte d'accord tacite : sortir du groupe, c'est risquer d'attirer l'attention et ce n'est pas le moment. A force de se fondre dans l'acceptation, ce n'est plus le moment. Petit à petit, le visage s'ancre dans la disparition à venir, même si je tente de le retenir encore un peu. C'est comme si un bandeau voilait mes yeux, m'obligeant à marcher approximativement. A tâtons : c'est ainsi qu'on retombe en enfance et qu'on se débrouille pour se relever en s'accrochant à des strates de mémoire, au hublot d'une machine à laver, au bord du coffre à jouets qui ressemble à un cercueil dans un couloir, aux ruines d'une ville atomisée. Avant la longue marche, on me faisait déjà savoir que j'étais identifiée quand on me cédait une place dans les transports en commun, comme quand j'étais enceinte. Merci, mais je peux rester debout, je marche encore, même en paraissant faire du sur-place. Rien n'est grave à présent : on y va. J'ai échappé au pire, plusieurs fois, dans des circonstances tellement différentes. Protégée par ce qui s'écrivait à l'intérieur. Un fil si fin qu'invisible, jamais rompu. Aujourd'hui, quoi qu'il arrive, je serai au rendez-vous de l'impensable, précédée par ce parfum de roses dont je ne distingue pas l'origine et il est trop tard pour remonter à la source : on nous inflige l'accélération dont je ne veux pas être prisonnière. On me pousse dans le dos, on me chasse mais je ralentis encore le pas, ce qui a le don d'exaspérer les donneurs d'ordres. Je me

concentre sur l'origine des roses qui fleurissent dans mon sang et sur la respiration elle-même.

Jeune femme

Je piaffe d'impatience : pensant à tout ce qu'il me reste à faire alors que je suis là, avec d'autres, contrainte au ralentissement autant qu'à l'accélération générant la perte des repères. Si je pouvais, je quitterais le groupe, j'escaladerais les parois, je ferais une cabriole pour attiser le désir, je peindrais mes lèvres et mes ongles en rouge, et, consciente de mon pouvoir, prêtresse du regard, je dévoilerais lentement un visage éblouissant. Mais rien du tout : la nuit dans laquelle j'essaie de fuir avec d'autres anéantit les couleurs, les possibles. Même les sons meurent d'étouffement. Je ne vais pas en rester là : il me faut protester, danser, chanter, transformer tout ce que je touche comme avant l'arrestation. Tout près, les autres acceptent vite de faire un pas après l'autre, comme on obéit à un ordre invisible. Je ne peux pas, c'est insupportable : je vais m'évader, prendre la tangente, imaginer un spectacle vivant autour du visage et de la liberté, comme jamais personne n'a osé le faire. Je vais inventer un poème déchirant que je lancerai dans la nuit. Quelqu'un me reconnaîtra, me sortira de là. M'écouterai. Et moi aussi, je le reconnaîtrai, il s'appellera nouveau jour, aube, lendemain qui chante à présent. Mais quelqu'un d'autre chuchote à mon oreille : calme-toi, rien ne sert de s'agiter, ils auront le dernier mot. Non, tout mon sang bataille au-dedans et je respire les roses enivrantes en les imaginant jusqu'à les voir tant que c'est encore possible. Au bout des laissez, les chiens dressés pour tuer attendent en aboyant.

Petite fille

Perdue. Séparée. À qui faire signe ? Quelqu'un m'a vue, appelée ou peut-être reconnue. Je ne sais pas ce qu'on me veut. Je suis restée immobile. Statue de moi-même. Minuscule. Comprendre ce qui m'arrive, retrouver les miens même si les miens auxquels j'ai été arrachée n'ont pas appris à exprimer ce qu'ils ressentent, il paraît que ça ne se fait pas. Ils sont si loin à présent. Les autres sont là et marchent avec leurs soucis sans me voir. Je suis si petite. Je voudrais bien qu'on me prenne dans les bras, qu'on me réchauffe, qu'on me raconte une histoire à dormir debout, qu'on me berce, qu'on me console des chagrins dont j'ignore la source. Mais je suis là, un peu à l'écart, résistant au flux des corps qui emportent tout sur leur passage. Si mal aux pieds, au cou, au cœur. Je saute à pieds joints sur les rails, ils me font courir pour rejoindre ce qui m'attend. Je voudrais bien manger la tendre mie d'une tartine préparée par ma grand-mère, ou cueillir et respirer comme avant les églantines qui poussent au bord de la vieille allée, ou donner la main à ma mère. Mais le bruit, les cris habitent la nuit et je ne peux plus bouger : dans la file d'attente, une femme me regarde. On dirait ma grand-mère. Ou ma mère. Elle me fait signe et je ne sais pas ce qu'elle cherche à me dire. Les restes d'une belle chanson flottent au moment de la descente et ça dit : marions les roses. Les pétales rougeoient au loin, on me pousse dans la file d'attente, le parfum est dévoré par une odeur étouffante que je remplace aussitôt par le rosier grimpant dans lequel je me fonds en approchant de la fin.

Nous criâmes avec la cloche, au loin. Avec le tracteur de la route qui descend. Avec son moteur. Avec le galop du cheval. Avec sa robe trempée de sueur. Avec la neige de l'arbre qui donnera des fruits demain. Nous criâmes mais. Le coup détona. Le cheval s'arrêta. Il virevolta. Se retourna. Nous fûmes sous son regard : Il avait de très grands yeux. Son grand corps chancela, il s'affala, lent, comme retenu par l'air. Puis il bascula sur le flanc et sa robe était encore parcourue d'éclair. Il eut un sursaut et se figea.

moi je crois que le cheval ne voit pas comme les autres
je veux dire pas comme moi ni nous qui le regardons
nous les enfants et je deviens plus grande dans ses yeux
même si le cheval en vrai reste plus grand que moi qui
suis si petite et plus grand que mon frère et nous qui
courrons après lui Est-ce que le cheval se voit lui-même
plus grand quand il se penche et qu'il boit dans la flaue
de l'étang Foutaises dit mon frère Foutaises moi je crois
que si le cheval me voit grande c'est pour que nous
soyons pareils lui et moi et que j'entre dans son monde
alors il me prend dans ses yeux avec douceur sans les
couleurs peut-être parce que le cheval ne les voit pas
comme je les vois pas comme elles brillent mais il peut
sentir avec sa peau Il ne voit pas le rose et le bleu ce soir
du ciel qui descend comme une peinture à l'eau il sent
l'air qui tourne autour il sent nous Est-ce que mon frère
voit comme moi quand je dis regarde cette fleur il ne
voit pas la fleur ni sa couleur il ne la sent pas il voit la
boue autour et il crache Je crois que personne ne voit
pareil Je regarde ses mains qui remuent la farine Elle
boulange dit mon frère il va pleuvoir Je regarde et je vois

autre chose dans le mouvement de ses mains il y a un mot enfouir : mettre en terre dans un trou creusé à cet effet et jeter de la terre par-dessus pour le cacher c'est un verbe je l'apprendrai il ressemble à un autre verbe quand il te vient à l'oreille – enfouir – enfuir

L'odeur de la terre, celle de sa peau, quand nous courrions après lui, au galop, en riant, de toutes nos jambes avant le sang, je la chercherai toujours, même maintenant que je suis mort. On n'a pas su vraiment. C'est parce qu'elle n'avait pas payé ? elle n'avait pas payé parce qu'elle avait payé plus que son dû. Elle avait payé de sa chair – de sa peau il faut dire-, cette peau qu'elle avait, dure. Alors il l'a tué, pas elle, le cheval. Et tout a changé. Elle arrive avec ses bottes et la hache, elle dresse la hache ; je suis loin mais je vois ses yeux, le regard furieux ; quand j'y pense je vois deux cailloux : elle avait ce regard après nous, de cailloux noirs ; elle aurait pu nous tuer, elle le disait – j'en ai le droit après tout c'est moi qui vous ai faits. Avec ses mots elle blessait plus fort qu'à la hache ; des fois ça tombait, de vrais coups, avec la chambrière ou le plat de la main. Je préférerais les coups. Les mots ils ont usé ma vie. Elle saute la barrière ; je ne sais pas comment, on dirait qu'elle vole. Elle court avec la hache, dans ses bottes qu'elle portait pour le monter à cru, la nuit souvent quand nous dormions elle le tirait de l'enclos jusqu'aux bois, chevauchait, après, elle sentait comme lui, le matin encore, comme lui: même le lait sentait lui, même le pain de ses mains avait l'odeur du cheval ; elle court d'abord vers nous puis elle bifurque et elle saute la barrière du côté de l'arbre, elle court après lui qui s'enfuit; elle porte son foulard le bleu, il retient ses cheveux, le noeud du foulard lui fait comme une queue de cheval qui bat dans son dos à mesure qu'elle court et s'enfouit dans la boue

C'est qu'il n'y a rien d'autre à faire maintenant qu'ils dorment. S'il y avait juste un peu de lune comme quand on l'a tirée de moi aux fers. Sa tête qui avait eu tant de mal à passer même après les quatre autres, le crâne déformé comme un fromage mou qu'on a trop serré dans le chiffon pour en presser le petit lait avant de le mettre au frais avec les autres. Il fait noir, même avec la torche, mais assez pour voir ses grands yeux vidés de moi. Alors oui maintenant il n'y a rien à faire que débiter et mettre en sacs. Pour la tête Il faut creuser un trou. Loin. Dans le bois. Profond. Et l'enfoncir

Je suis arrimé à cette tente. Au-dedans des dizaines d'individus réunis cette nuit, réunis par la nuit. Ils sont assis, étendus, éveillés. Ils écoutent un fond de guitare. Certains rentrent sous la toile, d'autres sortent. Depuis le début de la nuit, c'est ainsi. C'est une nuit claire à vagabonder en forêt. Ils sont calmes. Ces gens-là sont calmes. Ils sont sortis de la violence de grandir, d'avoir des parents, d'avoir des choix et des devoirs. Ils sont libres de leur nuit dans cette forêt. Ils sont libres et ils se rejoignent. Ils s'apaisent tous ensemble. C'est moi qui ai planté la tente. C'est moi qui allume le feu devant la tente. C'est moi qui prépare le thé. Il fait encore nuit mais l'aube est proche où il faudra revivre l'habitude, reprendre le métro, les trottoirs crottés, les fumées noires, les cafés forts. Je suis un capitaine appuyé sur son bâton à surveiller le feu et préparer l'accueil de l'aube. J'ai un gouvernail en bois de frêne. Je précède le soleil, j'abrite et je réchauffe, j'ai ramassé du bois. Je suis le guide du navire, je suis debout, prêt pour le jour avant les autres, avant la débandade obligée, l'éparpillement répondant à l'appel des tâches qu'il faut accomplir le jour, à cause du jour. C'est plus facile d'être quand il fait nuit, sous les grands arbres. Le feu crétite et je suis là. Je me sens bien, fort et grand devant l'aube. J'aime ça. J'entends cette musique des arbres. Les arbres chantent et je ne savais pas. On ne m'avait pas dit. Les arbres chantent avant le réveil des oiseaux, à moins qu'ensuite leur chant soit masqué par les pépiements timides, vite devenus cacophonie agitée d'ailes déployées et lissées, de petits piaillant, d'allers-retours au nid, de chasse à l'insecte ou au ver et de bataille criée autour des territoires. Les arbres chantent vers quatre heures du

matin dans les nuits claires de juin. On pourrait parler de chant de sirènes, non pas à cause d'Ulysse ou d'une quelconque perdition en suspens, ni même à cause d'une épreuve devant révéler des qualités héroïques que je n'aurais peut-être pas, mais à cause des cheveux des sirènes. Des cheveux très longs des sirènes. Les sons ressemblent à de longs fils fins passant entre les branches hautes, aigus comme des harmoniques de centaines de chants sifflés en sourdine, accompagnés de vaguelettes chuchotant leur bruit de mousse sur le sable. Et ces sons résonnent d'une clairière à l'autre, s'amplifient de brises ou de vapeurs montantes d'humus en décomposition. Ils se scindent en se cognant sur les grands troncs, faiblissent sous les frondaisons, mais aux cimes sont puissants, solides, symphoniques.

Je marche sur les sentiers. Le sol est élastique, presque spongieux par endroits, parfois épais d'herbe foulée et feuilles accumulées. Je m'applique au silence. Je marche comme un Sioux mais non ce n'est pas l'enfance. C'est réel : je suis un homme et je marche cette nuit dans la forêt. Je presse mes pieds en les déroulant sur le sol. À travers le cuir se manifestent des brindilles, se brisent des brindilles et là je sens tout mon poids, ma brusquerie d'homme des villes, de dégénéré, d'inéduqué, même pas chasseur même pas cueilleur, même pas ermite, même pas sage, ni elfe, ni mage, ni druide, ni au moins druide apprenti. Je suis un personnage à dégrossir, et j'ai décidé de devenir un homme digne. Je marche en paix, j'écoute, je sens, je me tais quand je croise des individus qui comme moi ne vaquent à rien, imprégnés de nuit, de printemps, de sève montante et d'aucune attente d'autrement. Je suis. Je suis dans un corps souple, élastique, je m'exerce à me fondre dans la forêt, mesure mes hanches à la largeur des troncs, mes bras aux branches basses, mes paumes au filet de rivière longeant le sentier. Je n'agite pas

l'onde, ne déplace aucun grain de sable, ne dérange pas les éphémères en somnolence sous les feuilles. Je bois sans bruit, accroupi, attentif, mes pieds dans la boue sur des traces de sabots, deux incises de chevreuil peut-être à moins que sanglier, je suis désespéré de mon vide de savoir, je jure de remédier à l'ignorance crasse de ma vie de banlieusard sur scooter débridé.

Personnage A |

Il me dit : je n'aime pas ça ! Mais moi non plus, je n'aime pas ça ! Personne n'aime ça, patauger dans la poussière et la nuit. Se taper la tête contre des murs invisibles, des poteaux de couleur, qui peut dire qu'il aime ça ? Il y en a, ça les arrête net. Ils ne peuvent plus avancer. Ils se tétonnent. Moi, au contraire, ce noir épais, dense, un noir plus noir que noir, ça me stimule. Dans ce moment où je tâtonne, où je me cogne, où je tente de déjouer les pièges que la ville dévastée me tend - une barre de fer ici, un éclat de verre là, un trou, une ornière - c'est mon instinct de survie qui commande. Je n'ai qu'une idée en tête et elle m'obsède, m'oblige à avancer parce que je veux m'en sortir, parce que je ne veux pas crever là, parce que ce halo entr'aperçu dans le lointain, il me fait signe. Je me dis qu'il est la preuve que là-bas, il est peut-être encore possible de respirer. De respirer et de voir. La lumière. Mais lui, il n'y croit pas. Je ne crois pas qu'il y croit.

Personnage B |

Dans des moments comme celui-là, je n'ai pas honte de le dire : je l'admire. Il est fort. Il est courageux. Là où, moi, je flanche, il s'obstine. Je renoncerais s'il ne me poussait dans le dos en me criant d'avancer. La pluie cingle mon visage, je n'aime pas ça. Je n'y vois rien, je n'aime pas ça. Je vais m'empaler sur une tige de fer surgissant d'un immeuble éventré, je n'aime pas ça. Je vais tomber dans un trou rempli d'eau et comme je ne sais pas nager, je vais me noyer, il ne pourra même pas me secourir, me tendre la main puisqu'il n'y verra rien dans le noir, je n'aime pas ça. Je le lui dis. Je n'aime pas ça. Et il me répond sèchement ça va, j'ai compris, personne n'aime ça, mais que t'aimes ou que t'aimes pas, faut continuer. Je ne cherche pas son bras pour me guider. Je ne sais même plus où il est. Je me fie juste à sa voix. Je n'y vois rien tellement il fait noir. Mais j'avance. A la seule injonction de sa voix, j'avance.

Personnage C |

Je me suis abrité sous un porche qui semble résister encore à l'effondrement. Je n'entends aucun grondement suspect. Je ne sais pas combien de temps l'édifice tiendra mais je sais que je devrai déguerpir

à la première alerte pour éviter d'être enfoui sous les décombres. J'ai entendu du bruit, un bruit sourd, mais ce n'était pas un craquement. Ça ressemblait plutôt à des voix, comme des raclements de gorge. Deux types qui se parlaient pour ne rien dire, juste pour se donner du courage et il en faut, croyez-moi, pour marcher dans cette crasse. Moi, je n'ai pas complètement renoncé mais je suis épuisé. J'ai trouvé cet abri, presque par miracle. Et je me suis dit, repose-toi un peu. Tes poumons sont remplis de poussière. Repose-toi. Les deux voix que je percevais semblaient venir vers moi. Les sons m'arrivaient brouillés. Je ne distinguais pas les paroles. C'était difficile de savoir. Peut-être ne se parlaient-ils pas. Peut-être se contentaient-ils de marmonner juste pour se rassurer, se dire qu'ils étaient bien là l'un pour l'autre et que tant qu'ils étaient là l'un pour l'autre, rien ne pouvait leur arriver.

Personnage A /

Ce halo de lumière au loin, lorsque je l'ai aperçu, croyez-moi, je ne l'ai plus lâché des yeux. Je me suis accroché à lui comme un noyé à la branche qui, sur le fleuve déchaîné, passe comme par miracle à sa portée. Je lui ai dit je vois une lueur, on va aller dans cette direction. Tu m'écoutes ? Il m'a répondu oui. Je t'écoute. Moi, je savais déjà qu'il me suivrait. Il y avait de la poussière partout, une poussière épaisse, de plus en plus épaisse, et j'avais du mal à respirer, comme si mes poumons se remplissaient de terre. Pire, de terre mouillée. Oui, ça sentait la terre mouillée. Mais il avait cessé de pleuvoir. Ça, me dis-je, c'est une chance. Parce que pour le reste, il était impossible de se repérer. C'était comme si quelqu'un, un titan ou quelque chose comme ça, dans un élan furieux, avait tout balayé d'un revers de main.

Personnage B /

Il est fort. Aussi, dans des moments comme celui-là, croyez-moi, je lui fais confiance. Je sais qu'il peut nous tirer de là. C'est déjà arrivé. Je me souviens, dans la tranchée, ça tirait de partout, on voyait passer des bras, des jambes, des corps déchiquetés au dessus de nos têtes. Il m'avait poussé d'un coup d'épaule dans un gourbis. Et il m'avait sauvé la vie. L'obus était tombé tout près. Les éclats sifflaient à nos oreilles. C'étaient des shrapnels. Les salauds, ils balançaient des shrapnels et ça tuait des hommes. Je mens pas. Des quantités d'hommes. Ça les dépeçait. Eh bien ce jour-là, en me poussant dans le trou, il m'avait sauvé la vie.

Personnage C /

S'ils marchent comme ça, depuis longtemps, dans le noir, la poussière qui obstrue leurs poumons, je me dis c'est obligé, ils vont devoir s'arrêter pour se reposer. Je me demande est-ce que je leur fais signe ? Est-ce que j'appelle ? Et si c'étaient des types sans foi ni loi, armés de couteaux ou je ne sais quoi trouvé dans les ruines ? Je n'avais rien. Rien à manger. Rien à boire. Pas d'argent mais de toute façon, à quoi servirait l'argent maintenant ? Je n'avais rien et par conséquent, rien à perdre. Qu'est-ce que j'avais à craindre ? Pourtant j'hésitais. Je ne sais pas pourquoi, j'hésitais. Je n'avais pas envie de m'exposer. Pourquoi ? A trois, aurions-nous plus de chances de nous en sortir ? Pas sûr. Si l'un des deux est blessé, nous le traînerons comme un boulet. Il retardera notre marche. Mais sûr, s'ils errent depuis longtemps comme ça, dans la poussière et dans le noir, ils vont vite s'épuiser et ils vont vouloir s'arrêter. Et s'ils ont repéré le porche, ils ne vont pas tarder à surgir. Que se passera-t-il alors ? Personne ne peut le dire. Personne ne sait ce dont est capable un homme perdu, assoiffé, acculé. Personne. Et pourtant c'est inéluctable. D'un moment à l'autre, ils vont surgir.

Liam

Enfin libre, sortir de cette forêt de ronce, de pins cramés de l'été dernier, des ombres de pins, ils font peur, une forêt squelettique.

C'est pas une pancarte de la sous-pref , qui va m'empêcher de me rafraichir...

Interdit de franchir cette limite, baignade interdite, site protégé, DANGER...

Enfin libre, nager dans l'eau claire, en surface seulement.

Enfin libre d'aller au-dessus, en-dessous, et là, stop ! Un immense édifice couché, une montagne de pierre, des tuiles, un toit, des linteaux de bois massif recouverts de mousse, de vase et de bestioles venues se nicher dans les moindres recoins, ça glisse, aucune prise , et je n'ai pas de masque pour voir tout ça de près. Je reviendrais c'est sûr.

Noa est une peureuse, curieuse mais pas téméraire, le cimetière noyé l'a fait fuir. Moi, j'ai hâte de savoir qui est enterré là-dessous. Elle crie « aux fantômes ! » Ben, ça valait le coup de venir jusqu'ici pour se débiner au dernier moment. Bon c'est pas grave , je reviendrais c'est sûr sans elle, avec mon matériel de plongée et personne ne pourra m'en empêcher...Allez, on sort de l'eau, elle tient plus...

Noa

Mais qu'est-ce que c'est que cet endroit magique ! La lune , les pins, l'eau, pas un bruit. Pas rassurée. Baignade interdite, c'est indiqué partout avec des têtes de mort.

Tout est si calme, c'est bizarre. Les ombres des pins se reflètent sur l'eau bleue nuit . Mais, ce n'est pas un vrai lac , c'est une eau stagnante, accumulée là en bas du vallon, où il y avait un petit village du Valvert. Le village a disparu. Je n'imagine même pas qu'il est là-dessous. Et ses habitants , ont-ils eu le temps de fuir , d'être déplacés dans un autre village ?... Je n'ose pas même pas y penser. Les enfants, les vieux, les familles comment ont-ils fait ? Moi je sais bien que c'est très long de déplacer tout le monde en cas d' inondation. Y a qu'à voir l'état de refuge et entendre les pleurs et plaintes des enfants. Ici tout est calme, un calme d'après, un calme de mort. Je veux plus rester ici , je ne veux pas déranger les âmes errantes. Je rentre, je sors de l'eau, vite, rien à faire ici, mauvaise idée de venir, c'est pas du jeu, il faut les laisser en paix...

Le pin

Qu'ont-ils fait de nous ? On avait déjà brûlé l'été dernier. Un imprudent du village qui n'avait pas éteint sa cigarette, un pyromane de plus. Aucun respect. Je suis centenaire tout de même! Et j'en ai vu, mais là , ces derniers temps, c'est de pire en pire .

Avant, les hommes venaient se réfugier à nos pieds... Ils fuyaient les balles, les guerres, ils défendaient une idée de la liberté. Aujourd'hui, allez savoir, les hommes ne croient plus en rien, allez, je préfère regarder la lune, je ne penche plus mes branches pour les écouter, s'ils ne se frappent pas, ils se persécutent et finissent pas s'entretuer. Loin le temps, où ils riaient déjeunaient sur l'herbe, en alignant leurs cannes à pêche dans la rivière . Il ne me regarde même plus , il cherche leur chemin en fixant leur petit miroir qu'ils tiennent dans une main pendant que l'autre ne pense qu'à arracher mes branches . Depuis le déluge, ça a purifié tout ça , plus d'hommes, tous noyés, c'est bien fait, enfin tranquille

pour un moment. Déjà que mes pousses commençaient à refleurir depuis le dernier incendie, aucune envie de reprendre un coup de chaud.

Nous voulions entrer dans ce trou noir. Cette forme d'absence où la présence se révèle plus intense. Nous étions sur le haut du chemin, avions longuement attendu que la nuit nous enveloppe, pelotonnées toutes trois contre un gros rocher de granit en plein cœur de notre forêt. Nous avions juré. Emy, se tenait à ma gauche. Sa main était si menue que l'on aurait dit une aile de papillon que je n'osais serrer trop fort de peur de la briser. Elle était vêtue d'un pantalon et d'un pull blancs. Gina la plus âgée, flottait dans un jean trop large dont les poches débordaient de pierres ramassées ça et là, et me tenait l'autre main. Je ne savais pas trop ce que je faisais là, ni quel âge je pouvais bien avoir.

Nous avions une consistance de chair de fantômes. Tout était flottant et nous aurions pu nous tenir en équilibre à un mètre du sol sans que cela ne pose le moindre problème. Notre existence était aussi étrange qu'un poème d'Emily Dickinson, aussi hallucinée que les vers qu'elle déposait sur des feuilles volantes ou au dos d'enveloppes décachetées. Certes, nous n'étions pas dans un film d'Alfred Hitchcock, mais les images qui se succédaient n'avaient pas toujours beaucoup de cohérence. La forêt aurait tout aussi bien pu être un cimetière, ou d'une façon plus étrange encore un sanctuaire au cœur duquel nous demeurions. Des statues auraient pu se tenir érigées sur le pourtour afin de signaler l'emplacement de ce lieu que notre présence apparentait à un songe. Un globe vitré aurait pu contenir l'ensemble avec les âmes resserrées à l'intérieur. Et l'on aurait pu tout secouer et faire retomber des pensées, des mots comme citoyennes du paradis, une présente éternité, la vision prodigieuse. Entre le dedans et le

dehors une forme d'osmose régnait. Nous nous tenions à notre carrefour de nuit, sans émoi autre qu'une impatience à passer le gué de notre décision, de notre choix de traverser des peurs et de les vaincre. Une entrée dans l'obscur, comme une plongée dans une autre langue sous l'oraison du ciel nocturne.

Je veux saisir le moment exact où la chenille se métamorphose en papillon, pensa Emy. Est-ce maintenant, dans cette nuit, que je vais vivre cela? Non savoir quelle chenille je suis, mais bien quel papillon je vais être. À quel moment mes ailes vont vraiment se déployer et donner de leur lumière... Je veux traverser cette nuit comme on traverse un poème: insouciante aux premiers mots, puis ressentir une brûlure au fur et à mesure de l'avancée, s'abreuver au rythme des syllabes, entrer dans un face à face avec les mots, céder à la puissance du poème celui qui, dans une fulgurance, te révèle autre. Ici, dans cette obscurité, conclure un pacte avec le silence et la nuit et vivre l'intensité du moment, de ce qui doit être et dont je ne sais encore rien. Le rocher où je suis appuyée, comme la chenille sur une branche, me donne une limite de moi-même, je touche une de mes limites, et j'ai moins peur. Mais il y a un appel clair à se détacher du bloc de pierre, à creuser la nuit et pénétrer cet autre univers où tisser son chemin en restant invisible. À la force de l'âme, avancer. Je suis une hermine. Je souhaite que la nuit fasse déborder ce qui coule en moi comme une rivière. Gina et la petite ne me gênent pas, elles sont juste là pour me permettre d'être, pour accompagner la métamorphose espérée et en être les témoins. Nous formons un trio étrange. Personne ne parle. On se tient là comme des âmes en attente d'un paradis sans savoir si on va le dénicher.

Une fois la nuit bien incrustée au faîte des pins, nous fîmes ce que nous avions prévu: tourner sur nous-mêmes suffisamment longtemps pour ne plus rien

savoir du chemin qui nous ramènerait à la maison. Rien ne pourrait nous guider. L'instinct peut-être. Les talons éperdus s'enfonçaient dans la mousse alors que les sourires ne ridaient plus nos bouches. Liées par nos mains enlacées, nos pas entreprirent une sorte de danse nocturne. Il y eut quelques frissons lorsqu'une ronce s'agrippa, puis un petit cri au frôlement d'une jambe par quelque chose dont nous ne sommes rien. Nous étions dans l'amnésie du chemin à retrouver. L'envie de la peur, de se prouver notre capacité à nous débrouiller seules, nous poussaient à avancer. Mais moi je ne savais toujours pas la raison de ma présence avec elles. Il fallait descendre disait Gina, car la maison était en dessous de la forêt. Le tout était de descendre du bon côté de cette colline. La nuit était austère, de ces nuits de placard où rien n'a de consistance. Au fur et à mesure de l'avancée, les arbres se raréfiaient: nous nous retrouvâmes face à une étendue d'herbe: il fallut se glisser sous une clôture de barbelés où quelques cheveux furent accrochés. Et là, nous relevant, nous vîmes ce que nous n'avions jamais vu: un lever de lune. Une grosse boule rougie qui s'éleva de derrière la forêt dont nous venions d'émerger. La lune se détachait et grimpait doucement éclairant l'espace nocturne d'une douceur solaire.

Je vois une boule de feu, dit Gina. C'est un anneau de vie que je mettrai autour de mon annulaire. Il irradiera et ma peau brillera. C'est un globe suspendu comme une goutte au bord de la surface de la terre; il monte comme un ballon de baudruche sous la délicatesse d'un souffle d'enfant. Je vois briller de minuscules pattes d'insectes qui se déplacent dessus. Je vois comme une toile d'araignée dans un coin. C'est un miroir et je vois mon reflet entre les gouttes. Je vois le soleil et je sais que c'est impossible dans cette nuit; je sais bien que c'est la lune. Je sais mais je vois autre chose. Je vois ce qu'il m'est utile de voir. C'est un flot de lumière qui est offert. Que vont faire les oiseaux ? Nul

ne chante. Ils savent que c'est encore la nuit. Sous mes pieds c'est la nuit. Au-dessus de moi c'est un flamboiement de lumière rouge. Ma peau me brûle. Les arbres sont des bougies. Je veux être une bougie qui diffuse une lumière qui n'a jamais été.

Cela nous parut irréel et l'avons vécu comme une sorte de miracle. Gina aperçut la maison tout en bas et nous indiqua comment rejoindre le chemin qui nous y conduirait. Nulle excitation mais un sentiment de paix. Le retour comme en apesanteur. Emy flottant comme une pâquerette et Gina qui n'était plus là à mes côtés à l'arrivée. Devant la maison, des adultes, assis sur des chaises en paille, regardaient le ciel dans l'attente d'étoiles filantes. Je ne savais toujours pas qui j'étais et ce que je faisais là .

J'aurais bien voulu parler mais aucun son ne sortait de ma bouche. Je ne comprenais rien de ce qui s'était passé. J'avais la curieuse sensation que l'on ne me voyait pas. Je marchais devant eux mais je ne semblais pas exister. Étais-je vivante ou bien morte? Qui appartenait au rêve et qui faisait partie de la réalité ? Emy et Gina s'étaient évaporées et je n'aurai rien pu décrire de la métamorphose qui venait de se réaliser, comme une invitée à une fête d'anniversaire qui n'a pas apporté de cadeaux et se tient en retrait, comme si j'étais restée dans la marge du rêve. J'étais et je n'étais pas. Il m'apparaissait qu'elles étaient issues d'un autre monde, dont je n'avais pas les clés, et y étaient retournées. À mes pieds, comme en un champ d'échos, une pierre avec un coquillage incrusté et un court fil de laine blanche posé à son côté.

Une fois, je marchais dans la nuit. La nuit était noire et je n'aimais pas ça, marcher sans rien voir. Je n'aimais pas ça, mais il n'y avait rien d'extraordinaire. Il faisait nuit, nous devions rentrer à la maison et nous n'avions pas de lumière : fin de l'histoire. Je n'ai jamais compris ce que Yolanda et Linda trouvaient d'excitant à marcher dans la nuit. À part la crainte justifiée de se prendre une pierre ou une branche et de se prendre une gamelle. Comme je pouvais m'y attendre, mes deux sœurs avaient alors commencé à parler. C'est ce qu'elles faisaient quand elles commençaient à avoir peur. Je les connaissais par cœur, elles étaient pétochardes. Ce qui est drôle, c'est que le débit et l'incohérence de leurs propos étaient proportionnels avec leur degré de crainte. Parfois, elles disaient des mots incompréhensibles, comme s'ils étaient prononcés à l'envers. Comme si elles parlaient une langue étrangère. Et ce qui est encore plus drôle, c'est qu'en écoutant ce qui sortait de leurs propres bouches, elles avaient encore plus peur. Comme si elles étaient possédées et qu'elles parlaient une langue extra-terrestre malgré elles. Mes deux sœurs étaient complètement débiles. Je marchais dans la nuit, donc, et je pensais à mes devoirs, parfois, ou à Emiliano, plus souvent. Je pensais à plein de choses en vérité, mais sûrement pas à mes sœurs débiles qui étaient à mes côtés et qui étaient à deux doigts de se pisser dessus.

Une fois, je marchais dans la nuit. La nuit était sombre et, sincèrement, je n'ai jamais eu peur du noir. Je crois même que je trouvais ça drôle, marcher dans la nuit noire. Pas de ne rien voir, avec le risque de me prendre

une pierre ou une branche sur ce chemin qui mène à la maison et de tomber, mais de voir lentement Yolanda dégoupiller. Yolanda, c'était l'une de mes sœurs. Quand il faisait noir et que nous n'y voyions rien, elle se transformait en un être étrange. Elle se mettait à avoir des propos incohérents qui devenaient vite incompréhensibles. Je crois qu'elle avait peur, mais c'est quand même bizarre d'exprimer la peur de cette façon. Dans le noir, je n'en suis pas sûre parce que je n'y voyais rien, mais je crois qu'elle marchait aussi d'une drôle de façon. Je crois qu'elle est un peu folle, Yolanda. Alors, cette fois là, sentant qu'elle commençait à dégoupiller, je lui ai parlé, je lui ai répondu avec les mêmes mots incohérents et incompréhensibles qu'elle prononçait. Quant à Francesca, je ne crois pas, j'en suis sûre : elle était complètement tarée. Cette fois où nous marchions toutes les trois dans la nuit noire pour rentrer à la maison, elle s'était complètement éteinte. Je lui parlais, mais elle ne répondait pas, elle était terrifiée. Ce n'est qu'en arrivant à la maison que j'avais découvert qu'elle était toujours avec nous, qu'elle nous avait suivies. Je croyais qu'elle s'était perdue alors qu'elle était toujours à nos côtés. J'ai deux sœurs étranges. Emiliano dit que j'ai de la chance d'être qui je suis avec des soeurs pareilles. Avant de m'embrasser.

Une fois, je marchais dans la nuit. La nuit était sombre, mais j'aimais ça, marcher dans la nuit sans rien y voir. Je sentais qu'à mes côtés, mes deux sœurs Francesca et Linda ne partageaient pas mon plaisir de marcher sur ce chemin obscur parce qu'elles n'aimaient pas la nuit noire. Il est vrai que nous risquions de trébucher sur une pierre ou sur une branche à chaque pas et de nous casser la figure. Elles étaient pleines de crainte alors il fallait bien que je tente de les rassurer, je suis leur aînée et je devais veiller sur elle. Pour détourner leur

attention de la peur qui les rongeait, je parlais. Peu importe ce que je disais, je parlais. Je racontais des histoires que j'inventais. J'inventais même des mots nouveaux. Ça les faisait réfléchir et pendant qu'elles réfléchissaient, elles oubliaient la peur. Et pendant qu'elles oubliaient la peur, elles marchaient. Francesca était silencieuse, toute à sa réflexion. Elle s'accrochait à mes paroles, elle s'agrippait à ma voix. Francesca n'a jamais été courageuse, elle cachait ses craintes derrière une colère permanente, mais elle avait besoin d'être soutenue et moi, je savais la rassurer. Quant à Linda, quand je me mettais à inventer mes histoires sans queue ni tête, quand je parlais avec des mots inconnus, elles m'emboitaient toujours le pas. Elle se mettait à inventer des histoires, elle aussi, à inventer des mots, à inventer une nouvelle langue. Mes sœurs avaient tellement besoin de moi. J'étais là pour elles, je devais les rassurer. Quant j'ai raconté ça à Emiliano, mon cher Emiliano, il s'est mis à rire et m'a prise dans ses bras.

Nul ne saura jamais qui décida de faire un feu, un grand feu, un feu de possible joie. Au milieu de toutes les angoisses qui nous avaient accompagnées durant cet exode vers on ne savait pas vraiment où. Nous avions fui la ville et ses effondrements.

Moi, Hector, je ne savais encore rien de la vie, de l'amour, de la mort. J'ai suivi le groupe parce qu'il y avait dedans Myriam, que j'aime et qui m'aime, et qu'il était de la plus extrême urgence que je sois avec elle, n'importe où, mais avec elle. Je ne savais pas vraiment ce qu'il se passait en dehors de ce désir d'être près d'elle, tout près d'elle. Ne pas la quitter des yeux, ne pas lâcher sa main, ne pas la perdre de vue, ne pas mourir comme ça là, bêtement, non, alors je l'ai prise dans mes bras et on s'est mis à....

DANSERDANSERDANSERDANSERDANSERDANSERDANSER

Nous nous étions installés à l'abri dans une clairière illuminée d'une myriade d'étoiles et de nos espoirs de sortir de ce cauchemar. En silence nous apportions au milieu du cercle que nous avions formé des morceaux de bois de toutes tailles, deux d'entre nous entassaient le bois avec méthode. Le feu avait très vite pris avec de hautes flammes qui éclairaient nos visages ravagés. Plus personne ne parlait.

Moi, Julie, le sourire défait comme les cheveux, en bataille, j'aurai voulu parler, j'aurai voulu hurler, vociférer, crier ma peur et mon envie de vivre, même dans cette ville étouffante d'indifférence, même seule dans mon studio sans fenêtre, même dans l'eau de mes pleurs, j'aurai voulu leur dire qu'on allait s'en sortir de ce désastre organisé et qu'on allait se la refaire la vie belle, celle qui ne passait

jamais la frontière des rêves, mais au lieu de parler je me suis mise à ...

DANSERDANSERDANSERDANSERDANSERDANSERDANSERDANSER

Petit à petit, des braises étaient extraites et posées les unes derrière les autres , formant un autre cercle dans le cercle, autour du feu. C'est alors que, sans échanger le moindre regard, sans la moindre consigne de qui que ce soit, nous nous étions mis en marche, les uns derrière les autres, et nous avions tourné, tourné, tourné.

*Nous marchions pieds nus
Sur le feu de nos vies passées
Les vieilles peaux, les milles maux
Se purifier les pieds ensanglantés
Danse jusqu'au matin
Sur des cendres devenues tendres*

Puis, sous la chaleur des braises encore brûlantes, lentement nous nous regroupions dans le grand cercle marqué au sol par l'herbe tassée. Une fois toutes et tous assis, un étrange phénomène nous envahit. Plus de son plus d'image. Plus de pensée, de perception, plus de sensation. Les yeux ouverts ou fermés, c'était pareil. Ce que nous voyions, ce n'est pas « nous » qui le voyions. *Nous n'étions plus dans le monde, c'est le monde qui était en nous.*

Tout cela nous l'avons raconté entre nous, après, plutôt mille fois qu'une, pour être au plus près de ce que nous avions vécu, au sortir de l'épreuve du feu.

Moi, Vincent, Vicente pour les amis de mon Espagne désertée, je connaissais bien le feu des emportements, des guerres, des amours, des airs de guitare, des danses en robe de dentelle noire, des cris de larme et de détresse, du Duende, de la mort à la fin. Avec ce feu là, ce jour-là, je suis mort et ressuscité et soudain mon nouveau corps s'est mis à

DANSERDANSERDANSERDANSERDANSERDANSERDANSERDANSER

Quand il a fallu reprendre la route, notre destin, revenus sur les débris de la ville silencieusement dévastée, nous nous sommes mis à nouveau en chemin. De la reconstruction d'une vie à partir d'une nouvelle vision. Une vision sans tête.** Un corps dansant.***

**<https://www.youtube.com/watch?v=FfQGaKtWJk4&t=3s>

***<https://youtu.be/x5ARB6yhBg8?si=HpRPw7CVk7JE>

*Pina Bausch

« *Nous* »

Marchons dans la nuit, il fait froid, terriblement froid, affreusement froid, qui s'échappe des os, traverse les chairs, et se répand tout autour, aspirant toute infime vibration de chaleur.

« *Nous* »

Marchons dans la nuit, il fait noir, terriblement noir, affreusement noir, qui s'échappe des os, traverse les chairs, et se répand partout autour, aspirant toute infime vibration de couleur.

« *Nous* »

Marchons dans la nuit, il fait seul, terriblement seul, affreusement seul, qui s'échappe des os, traverse les chairs et se répand partout autour, aspirant toute infime vibration de l'autre.

« *Nous* »

Marchons dans la nuit, et c'est au creux du froid, du noir et de la solitude que se trouve l'étincelle. Il faut aller là-bas pour réchauffer les froids, les noirs, les seuls. Toute autre tentative avant cette rencontre-là ne sera qu'illusion de plus. Et la boucle repartira.

Et

« Nous »

Marcherons dans la nuit, il fera froid, terriblement froid,
affreusement froid, qui s'échappera des os, traversera
les chairs, et se répandra...

Tout comme

« Nous »

Marchions dans la nuit, il faisait froid, terriblement
froid, affreusement froid, qui s'échappait des os,
traversait les chairs, et se répandait...

Puis

« Noùs »

Noésiserons, noémiserons, noétiserons, etc., sans savoir
réellement ce que nous faisions.